

frac franche-comté / La Beauté du Diable / exposition / 16 oct. 2022 > 12 mars 2023 /

dossier de
presse

Julien Langendorff, *Secret Hell*, 2018 © Julien Langendorff. Photo : D.R.

Sommaire /

03 Exposition *La Beauté du Diable*

04 - Édito

05 - Présentation de l'exposition *La Beauté du Diable*

12 Frac franche-comté / présentation

13 Informations pratiques / contacts

La Beauté du Diable / Commissariat Benjamin Bianciotto, Sylvie Zavatta



Nicolas Daubanes, *Les sœurs Papins*, 2021. Exposition *La rage*, Marseille, Vidéochroniques, 2021 © Adagp, Paris, 2022. Photo : Jean-Christophe Lett

3 /

Presse nationale / Alambret Communication Leila Neirijnck / leila@alambret.com +33(0)1 48 87 70 77 - +33(0)6 72 76 46 85

Presse régionale / Frac Franche-Comté Faustine Labeuche / presse@frac-franche-comte.fr - +33(0)3 81 87 87 50

frac franche-comté exposition / *La Beauté du Diable* / Commissariat : Sylvie Zavatta et Benjamin Bianciotto

dossier de presse / exposition du 16 octobre 2022 au 12 mars 2023



Annette Messenger, *Mes trophées*, 1986-1988. Collection Frac Normandie. © Adagp, Paris 2022. Photo : DR

La Beauté du Diable

16 octobre 2022 > 12 mars 2023

> **visite presse vendredi 14 octobre, 14h15**

> **vernissage samedi 15 octobre, 18h30**

Commissaires de l'exposition :

Benjamin Bianciotto, docteur en histoire de l'art et
Sylvie Zavatta, directrice du Frac

Avec les œuvres de Majd Abdel Hamid, Mathieu Kleyebe Abonnenc, Renaud Auguste-Dormeuil, Béatrice Balcou, Valérie Belin, Bianca Bondi, Christine Borland, Gast Bouschet, Pascal Convert, Nicolas Daubanes, Hélène Delprat, Stan Douglas, León Ferrari, Marina Gadonneix, Douglas Gordon, Suzanne Husky, Matthew Day Jackson, John Urho Kemp, William Kentridge, Joachim Koester, Nino Laisné, Julien Langendorff, Élodie Lesourd, Robert Longo, David Mach, Myriam Mechita, Annette Messenger, Patrick Neu, Éric Pougeau, Sophie Ristelhueber, Andres Serrano, Annelies Štrba, Iris Van Dongen, Jean-Luc Verna, Jérôme Zonder.

« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or »*

La Beauté du Diable explore la présence de Satan dans l'art contemporain sous l'angle de sa figuration et de ses métamorphoses. Au-delà des représentations faisant explicitement référence au Diable ou à sa symbolique, l'exposition vise à interroger l'esthétisation du Mal au travers d'œuvres qui opèrent une transmutation du « repoussant » en jouissance esthétique.

Questionnant nos certitudes et les confrontant aux résistances structurelles des sociétés occidentales, les œuvres qui composent *La Beauté du Diable* possèdent toutes une indéniable dimension politique. Elles opèrent un retournement du goût – une alchimie transgressive en quelque sorte. Par un double mouvement de dévoilement de l'horrible (à l'image de l'Apocalypse qui signifie « Révélation ») et de son revoilement sous des atours séduisants, elles témoignent du refus de la douleur et de la laideur du monde.

Ce faisant, l'exposition interroge le rôle et la place de l'art dans nos sociétés actuelles, la création récente ayant parfaitement conscience que le danger guette sous le vernis attirant des ornements de la perdition capitaliste et publicitaire.

Elle interroge enfin la dimension religieuse, de la diabolisation de l'art contemporain à sa capacité à raviver le débat au sein de cultures sécularisées.

Ambivalente, polysémique et cathartique, elle met en lumière l'oxymore contenu dans son titre même, assume et défend cette fascination aux effluves faustiennes.

* Charles Baudelaire, « Projet d'épilogue pour la seconde édition des *Fleurs du Mal* » [1861], Paris, Gallimard, 1972, p. 235.

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

Il existe deux manières d'appréhender la beauté du Diable. La première consiste à étudier la représentation de celui que Baudelaire décrit comme « le plus savant et le plus beau des Anges »*. Il s'agit là de tisser un fil qui remonte jusqu'aux origines mêmes de la figure de Satan – sa première apparition en Égypte sur un mur de l'église de Baouït au VI^e siècle lui offrant déjà les traits fins d'un beau jeune homme. C'est dans cette veine que s'inscrivent ensuite les visions des frères de Limbourg, de Raphaël, Lorenzo Lotto, Luca Giordano et William Blake, jusqu'à Hernan Bas aujourd'hui. L'archange à la beauté parfaite n'a subi sa transformation monstrueuse – témoignage extérieur de sa vilénie intérieure – que suite à sa rébellion contre le pouvoir de Dieu. La deuxième approche intègre la dimension métaphorique de l'expression « la beauté du Diable » qui reflète un rapport fasciné, ambigu voire anti-normatif face aux horreurs du monde. Elle combine l'attraction pour le désastre à la faculté qu'ont les artistes de transformer le dégoût en émerveillement.

Les deux points de vue se rejoignent autour des notions communes d'esthétique et d'éthique. Explorant la relation du « code moral » et de la « moralité des comportements »**, offrant la possibilité d'expérimenter la sensation du Sublime – le grand tremblement devant le spectacle terrifiant dépourvu de danger immédiat, ils autorisent la joie grisante de la transgression.

Le ferment théorique de *La Beauté du Diable* est à aller chercher sans doute dans les remous d'un XIX^e siècle aux bornes chronologiques élargies, qui prendraient leur source dans les riches constructions de Sade pour s'étendre jusqu'aux glorifications de l'informe de Georges Bataille. L'attraction pour le morbide, la volonté de renverser les codes de la bourgeoisie et les valeurs académiques, la quête d'une séduction venimeuse et dévorante, le besoin de trouver des réponses dans un au-delà du matérialisme naissant et déjà froid sont autant de traits qui resurgissent de nos jours. L'horreur absolue et réelle du XX^e siècle mit un coup d'arrêt brutal aux échappées symbolistes et aux rêveries occultes. Au XXI^e siècle, à l'heure où l'on pensait le Diable définitivement condamné à se morfondre en Enfer, les problématiques religieuses s'imposent comme des enjeux majeurs de la situation géopolitique mondiale. La réponse apportée par les

artistes actuels apparaît comme la synthèse de ce besoin d'évasion ésotérique dix-neuviémiste et de la violence des conflits du siècle qui nous précède. L'exposition en témoigne, ils revigorent la thématique du Diable en jouant avec les mouvements de cycles, ruptures et répétitions.

Pour les artistes contemporains, la figure de Satan devient une coquille vide, un costume à endosser. Par extension, la beauté du Diable serait donc forcément celle de la tromperie, du maquillage et du masque. Pourtant, sous le vernis de l'illusion affleurent des vérités fondamentales. Le Prince de ce Monde est le vecteur idéal de messages essentiels qui ne peuvent être délivrés que sous l'apparence démoniaque, celle qui permet toutes les outrances, voire outrages, et toutes les sincérités.

Et, pour mieux porter leurs paroles, les artistes ont choisi de recourir à une image luciférienne, une image lumineuse, grandiose et séduisante. Cette frontière poreuse entre la révélation et le mystère, le désir et la perte, s'incarne parfaitement dans le portrait de **Julien Langendorff** qui ouvre l'exposition, promettant de lever le voile sur l'« Enfer secret ». Le feu créateur qui embrase cette infernale beauté aiguise la tentation et enivre des vapeurs du soufre.



Jérôme Zonder, *Étude pour un portrait de Pierre-François #22*, 2020
© Adagp, Paris, 2022. Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles

* Charles Baudelaire, « Les litanies de Satan », *Les fleurs du Mal*, Paris, Poulet-Malassis et De Broise, 1857.

** Michel Foucault, *Histoire de la sexualité : l'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 2015, p. 758.

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

Dans le même esprit, immédiatement après et comme une invitation à pénétrer l'énigme du dieu égaré, la peinture irrévérencieuse d'**Élodie Lesourd** propose un parcours abstrait et dantesque qui suit la trace des églises norvégiennes incendiées par des jeunes musiciens anti-chrétiens de Black Metal des années 1990.

Au cours de notre pérégrination au sein de l'exposition, qui nous conduit à un étrange Lucifer, figé à son tour au centre de l'Enfer comme dans les eaux gelées du Cocyte, nous assistons à une éclipse de la figure du Diable. En traversant les salles successives, tel Dante Alighieri les cercles de l'Enfer, nous découvrons comment sa dimension matérielle subit une fusion (passage de l'état solide à l'état liquide), glissant, s'infiltrant, se mouvant constamment ; ou, plus exactement, une sublimation (passage de l'état solide à l'état gazeux), entité évanouie, mystérieuse et omniprésente.

Persona

Daniel Arasse, dans *Le portrait du Diable**, explicite comment le rapprochement physique du Diable et de l'homme au tournant des XV^e et XVI^e siècles sera suivi d'une semblable mutation spirituelle au tournant du XIX^e et du XX^e siècles. Par les avancées de la psychanalyse naissante, Lucifer s'intériorise et se terre tout au fond de l'âme humaine. Ce double portrait, physique et psychologique, envahit la première salle. Satan possède mille visages, et aucun. Ses multiples facettes trahissent son instabilité et sa fourberie, le rendent proprement irréprésentable. Pourtant, l'art seul lui a donné des traits. Il se prête à toutes les fantaisies, se camoufle en permanence et épouse toutes les apparences (jusqu'à celle de Jésus lorsqu'il incarne l'Antéchrist) : il est véritablement « le masque, chaos devenu chair »**.

Dès lors, insaisissable, il se promène parmi ces six portraits de l'« Ange de la Mort », le médecin nazi Josef Mengele, aussi beau qu'abject, dans l'installation de **Christine Borland**. Six visions différentes d'un même être maudit – tous potentiels visages du Malin.

Christine Borland

Née en 1965, à Darvel, Écosse.
Vit et travaille à Kilcreggan, Écosse.



Christine Borland, *L'Homme Double*, 1997 © Christine Borland.
Collection Migros Museum für Gegenwartskunst. Photo : D.R.

Christine Borland porte un regard rationaliste sur la noirceur du monde afin de mieux en analyser les entrailles et en comprendre les mécanismes sous-jacents.

Josef Mengele, médecin nazi SS, officiant à Auschwitz, était surnommé l'« Ange de la mort » – autant pour sa capacité à mener d'atroces expérimentations létales sur les prisonniers du camp, que pour sa beauté physique singulière. Christine Borland a mandaté six sculpteurs pour réaliser le portrait d'un homme à partir de courtes descriptions (émanant de survivantes d'Auschwitz) : le résultat est présenté dans *L'Homme Double* (1997). L'installation rappelle deux faits essentiels : cet être éminemment diabolique n'était pas un monstre mais un homme ; le Diable se dissimule toujours sous des masques changeants et insaisissables (Mengele n'a d'ailleurs jamais été arrêté ni jugé). On retrouve la « banalité du Mal » dans ces visages en argile, fragiles, et son intériorisation redoutable car indécélable. Celui qui fascinait jusqu'à ses victimes incarne la beauté du Diable dans son acception la plus sombre.

* Paris, Éditions Arkhê, 2009.

** Georges Bataille, « Écrits posthumes 1922-1940 », *Œuvres complètes*, Tome II, Paris, Gallimard, 1970.

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

Douglas Gordon reprend lui aussi à son compte le double, le monstre, la transition du diabolique qui envahit l'humain dans un autoportrait rempli d'un humour brut. **Nicolas Daubanes** met en lumière les criminelles sœurs Papin dans un procédé d'apparition murale quasi magique ; **Iris Van Dongen** rend hommage à des héroïnes modernes, possédées et envoûtantes, impassibles et conscientes de leur pouvoir. Il y a probablement dans les œuvres de ces deux artistes la poursuite d'une relecture visant à la réhabilitation de la place de la femme dans l'histoire du Diable, de Lilith aux sorcières de Michelet (qui se poursuit aujourd'hui dans le féminisme radical, queer et militant).

Jean-Luc Verna démasque les démons qui se dissimulent sous les capuches du Ku Klux Klan et celles, similaires, du fondamentalisme catholique ; il sollicite de fait un renversement salutaire des valeurs, des jugements et des rôles. **Éric Pougeau**, quant à lui, invite chacun à compléter cette galerie de portraits possibles du Diable en se regardant dans un miroir – libre à chacun suivant ce qu'il y voit de préférer, ou non, se crever les yeux.

Dix cornes et sept têtes, dix diadèmes, et des noms de blasphème

Afin d'effrayer la population, de lui faire ressentir ses déviances éventuelles comme autant de menaces pour son salut, et de la ramener dans le giron de la religion protectrice, l'Église a donné corps à des visions monstrueuses du Diable, fomentant des compositions hybrides, une transition entre l'homme et la bête. Créature chimérique (telle la Grande Bête de l'Apocalypse), Satan porte des attributs d'animaux (cornes, queue, sabots) ; plus encore, il est capable de complètes métamorphoses pour mieux se dissimuler et tromper sa victime. Ses transmutations bestiales ont eu pour conséquence de diaboliser littéralement un certain nombre d'animaux condamnés pour leur apparence, leur dangerosité (réelle ou supposée), leur mauvaise réputation souvent héritée des récits mythiques.

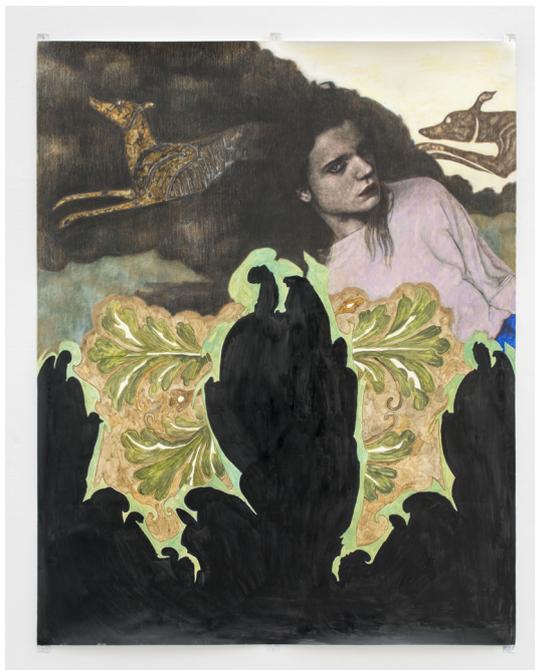
Un requin, un chien, un serpent, des oiseaux, une femme-araignée, des bœufs, une mante religieuse, d'autres chiens, un lycanthrope, des abeilles constituent, dans cette deuxième salle, un ensemble à la fois coutumier et inhabituel des incarnations sataniques. Ils ne sont pas sans évoquer les illustrations par Louis Breton du *Dictionnaire infernal* (1863) de Jacques Collin de Plancy qui associe chaque démon à sa créature infernale imaginaire.

Iris Van Dongen

Née en 1975, à Tilburg, Pays-Bas.
Vit et travaille à Berlin, Allemagne,
et au Danemark.

focus

Avec ses héroïnes imposantes et mélancoliques, ses réminiscences japonisantes, ses couleurs psychiques, ses symboles évanescents, sa noirceur lumineuse, les œuvres d'Iris Van Dongen exhalent le délicat parfum du XIXe siècle. Sur un papier peint reproduisant l'une de ses peintures (sur laquelle apparaît ce qui pourrait être un portrait de Satan), sont accrochées cinq autres de ses œuvres. Nous y décelons des allusions à une héroïne russe prométhéenne et vengeresse (*Into the Woods (After Bilibin)*, 2004), un cheval au museau bleu, pure métamorphose du Diable pour l'artiste (*Strange Thing II*, 2019), un portrait aussi troublant que le pont (dont la construction est souvent associée à une aide démoniaque) qui marque la séparation des mondes (*Samuel (After Willy Jaeckel)*, 2010 ; *The Bridge*, 2018), ou une ombre méphistophélique qui rôde et envahit le premier plan (*The Greyhounds*, 2016).



Iris Van Dongen, *The Greyhounds*, 2016 © Iris Van Dongen. Courtesy de l'artiste et Bugada Cargnel, Paris. Photo : Martin Argyroglo

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

León Ferrari

Né en 1920 à Buenos Aires, Argentine.

Décédé en 2013, à Buenos Aires, Argentine.

focus

N. 1 - 1 de enero de 2001

L'OSSERVATORE ROMANO

07

DISCURSO □ A los miembros del Servicio misionero juvenil-Arsenal de la paz, de Turín (Italia), viernes 22 de diciembre

Difundid en el mundo la luz del Evangelio para que pueda cambiar la faz de la historia



Cena de Gesù, c. 1820, Museo L. Carrara, Madrid

León Ferrari, *L'Osservatore Romano* n°01 - 05 janvier 2001, de l'ensemble *L'Osservatore*, 2001 - 2007, Collection Frac Bretagne.
© Fundación Augusto y León Ferrari Arte y Acervo, León Ferrari

L'œuvre de León Ferrari est traversée par l'opposition. Elle est entièrement tournée vers le refus et la dénonciation : des dictatures sud-américaines en général, et argentine en particulier, des colonisations occidentales, des tentatives de contrôle de l'espace mental, de la tyrannie de l'Église chrétienne qui régit les corps et les esprits. Il met aussi en garde contre l'art, cette « aimable cruauté » – autrement dit, cette « beauté du Diable ». Le journal *L'Osservatore Romano* est le quotidien officiel du Vatican. Utilisant comme supports différents numéros espagnols du journal, datés de 2000 et 2001, León Ferrari a composé la série *L'Osservatore* (2001-2007) en y apposant diverses images, toujours en relation directe avec le titre conservé de l'article. Ces reproductions collées sont issues de l'histoire de l'art – toutes liées au Diable, à l'Enfer, aux tortures, à l'Apocalypse ; de la dictature militaire argentine de la fin des années 1970, proche du nazisme ; avec de rares allusions à la sexualité. L'anticléricalisme évident dénonce de manière virulente l'hypocrisie de l'Église catholique, en y associant le caractère démoniaque de la junte militaire en Argentine. Ses collages amalgament les terreurs passées et actuelles, les tortures virtuelles et les « disparus » du régime criminel, sans cesser jamais de nous interroger sur notre ignorance volontaire.

Concernant la figure de Satan, le même costume archétypal (rouge et cornu) peut servir des discours hétérogènes ; inversement, des apparences diverses peuvent recouvrir un même message. Le fait que son polymorphisme soit polysémique le rend aussi fascinant qu'inquiétant. Ainsi, dans ce cabinet de curiosités zoologiques, le requin de **Robert Longo** – de la série *Perfect Gods* – se mue en Béhémoth ou Léviathan, en gueule d'Enfer prête à engloutir l'âme des damnés, alors qu'**Annette Messenger** affiche sa volonté de détourner les poncifs de l'Ève pécheresse avec son serpent biblique. Le barbet noir de **Nino Laisné** éveillera immédiatement des réminiscences du premier Faust de Goethe ; la bête hybride de **Myriam Mechita** expose l'inhumanité du Diable, son entre-deux, tel un Cerbère domestiqué – à moins qu'elle ne convoque le démon déguisé en chien noir du magicien Cornelius Agrippa. **Joachim Koester** dissimule une mante religieuse diabolique ; **Valérie Belin** joue sur la proximité formelle des abattoirs et des charniers ; **Patrick Neu** utilise des ailes d'abeilles pour opposer la fragilité et l'éphémère de la vie aux fureurs absurdes de la guerre. La femme qui sourd de l'ombre dans la vidéo de **Mathieu Kleyebe Abonnenc** exprime la sauvagerie de ceux qui traitent l'homme comme un animal. Elle se meut possédée (dans tous les sens du terme), être désarticulé à la violente beauté.

Apokálupsis

Le Diable est à la fois une figure du passé, aux origines du Mal, et une figure du futur, celui de la Fin du Monde et du Jugement Dernier. Étrangement, une boucle se met en place entre ces deux extrêmes intemporels qui délimitent le temps en cycles, retours et disparitions, mémoire et prémonition. C'est à cette spirale infernale que se confrontent les artistes réunis dans la troisième salle. Ils nous présentent l'Apocalypse – ou Révélation – sous des ornements occultes et établissent des correspondances entre le microcosme et le macrocosme, rapportant à échelle humaine les forces surnaturelles qui nous dépassent, et nous menacent.

Une approche scientifique ciblant une improbable métaphysique rationnelle est amenée par les calculs cataclysmiques de **John Urho Kemp** annonçant la survenue proche de l'Antéchrist ; **Marina Gadonneix** capture la simulation d'une avalanche, réalisée en laboratoire par des chercheurs défiant la création divine, et fige ainsi le mouvement du désastre dans un Sublime condensé. L'œuvre de **León Ferrari** plane sur l'exposition comme le Méphistophélès de Delacroix survole la ville. Elle ponctue l'exposition de références à l'histoire de l'art que l'artiste met en relation avec l'histoire récente de la dictature argentine et l'hypocrisie de L'Église, affirmant ainsi la permanence de la présence du Prince de ce Monde.

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

Majd Abdel Hamid cherche au contraire à étirer le temps en brochant l'horreur, patiemment et avec des moyens modestes, comme pour mieux nous faire prendre conscience des affres de la douleur. **Matthew Day Jackson** condense le passé et le futur américains dans un assemblage ésotérique, plaçant en filigrane l'ombre sulfureuse du Malin, instigateur subtil de la décomposition occidentale. **William Kentridge** fait tourner ses mauvais présages dans un tondo qui insiste sur le renversement des lectures et des jugements. Il formalise, par cet enfermement circulaire, la condamnation de l'humanité à reproduire ses crimes et ses erreurs, et à les voir se répéter éternellement.

Les insectes ravageurs d'œuvres d'art convoqués par **Béatrice Balcou** établissent un lien entre la salle « animalière » que l'on a déjà traversée et celle venant ensuite, consacrée à la destruction. Ils opèrent un geste iconoclaste contre la tendance sacralisante de l'institution muséale ; ils indiquent aussi un changement d'échelle, démontrant que les plus grands dangers aujourd'hui ne résident plus dans les grandiloquences démonstratives d'un Diable théâtral, mais dans ce qui passe inaperçu, voire ce qui est invisible (gaz, virus, fission nucléaire...).

« *I have been to Hell and back. And let me tell you, it was wonderful.* »*

Paradoxalement, c'est sous le regard dominateur du Satan illuminé d'**Andres Serrano** que la figure du Diable disparaît dans cette quatrième salle. Il ne demeure ici que les traces de ses méfaits sur Terre. Cette discrétion, ce moment de silence où la beauté recouvre tout, même le plus lugubre, **Annelies Štrba** la cultive dans un cliché d'Hiroshima, épice de ce qui se rapproche le plus de la terreur apocalyptique contemporaine.

Sophie Ristelhueber s'est également attelée à la quête du stigmaté, de la cicatrice, de l'indice de la souffrance. L'empreinte de la guerre et du terrorisme qu'elle expose avec ces puits de pétrole enflammés affirme ici de façon plus spectaculaire la présence de feux infernaux et l'imminence de la fin du monde.

* « J'ai été en Enfer, et j'en suis revenue. Je peux vous dire une chose, c'est que c'était merveilleux ». Titre d'une œuvre de Louise Bourgeois, 1996.

Andres Serrano

Né en 1950, à New York, États-Unis.
Vit et travaille à New York, États-Unis.

focus

Le travail de l'artiste américain est éminemment pictural. Ses photographies possèdent tous les atouts esthétiques de la peinture classique, avec laquelle elles partagent par ailleurs les thématiques universelles de la mort, de la sexualité, du sacré, du corps.

À l'instar du célèbre *Immersion (Piss Christ)*, *Piss Satan (Immersion)* (1988) est la photographie d'une statuette bon marché d'un personnage central de la foi chrétienne plongée dans un mélange d'urine et de sang. La différence majeure se situe dans le fait que Satan remplace ici Jésus Christ, ce qui annihile manifestement toute polémique contestataire – Satan étant considéré sans doute comme davantage à sa place dans ce cas. La séduction évidente de l'image ne doit pas nous faire pour autant oublier la dimension religieuse qu'elle sous-tend. Profondément marqué par la foi catholique, Andres Serrano nous positionne face à une figure du Diable en majesté, et nous questionne sur le flou qui l'entoure : disparaît-il vers d'éternelles abysses, ou est-il sur le point d'affleurer de nouveau à la surface, revenant au premier plan des préoccupations du monde ?



Andres Serrano, *Piss Satan (Immersion)*, 1988 © Andres Serrano.
Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition



Valérie Belin, *Sans titre (Série Voitures) (98121903G)*, 1998
© Valérie Belin. Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris / Bruxelles.

Valérie Belin

Née en 1964 à Boulogne-Billancourt,
vit et travaille à Paris.

focus

Valérie Belin travaille par séries. Parmi elles, on peut citer les séries de photographies en noir et blanc des miroirs de Venise, des carcasses animales et des épaves de voitures. Toutes, au-delà de leur sujet, relèvent d'un travail portant essentiellement sur la lumière.

La série des carcasses de voitures de Valérie Belin fait inévitablement penser à la photographie de Robert Wiles, publiée en 1947 par LIFE magazine, montrant le corps intact d'une jeune femme reposant sur le toit d'une voiture après s'être jetée du haut d'un immeuble. Accompagnée de la mention : « the most beautiful suicide », la photographie fut reprise ensuite dans une œuvre d'Andy Warhol. Le fait divers est cependant dramatique et relève de l'horreur. Aucune beauté dans les conséquences de ce geste contrairement à ce que suggère la mention racoleuse et cynique du journal. Mais ce qui est beau en revanche, c'est la photographie elle-même, qui, renvoyant à l'histoire de la peinture, montre une jeune femme comme endormie, nimbée par le jeu des lumières se reflétant sur la carrosserie déformée sous le choc de la chute pour former autour du corps un délicat drapé. Même en l'absence de corps, c'est une semblable transfiguration du morbide en sublime qui est à l'œuvre dans cette série de Valérie Belin.

Valérie Belin signe des cataclysmes à échelle humaine, des drames du quotidien, des blessures qui s'impriment dans la tôle froissée. Ses voitures accidentées deviennent le symbole d'une civilisation progressiste et capitaliste en passe de se déformer, de se compresser jusqu'à devenir inutile. **Pascal Convert** procède à rebours, et vise à créer directement le vestige. Le verre détruit le livre qu'il remplace, comme la dictature détruit les consciences. Cette transmutation évoque les deux aspects diaboliques : elle est luciférienne dans sa mise en œuvre, satanique dans son symbole.

Les œuvres de **Renaud Auguste-Dormeuil** apparaissent comme le pont, le point de bascule de cette salle. Ses cartes étoilées marquent tout autant un athéisme forcené, un matérialisme angoissant du ciel vide, que l'espoir d'une prémonition, l'attente d'un signe de

l'au-delà, une justification des tragédies. Son travail ouvre sur la magie que **Stan Douglas** illustre dans toute sa splendide facticité, glorifiant l'illusion et la vacuité du réel, nous réchauffant à la flamme du Diable prestidigitateur. **Suzanne Husky** rejoue le combat au cours duquel le rationalisme, avec sa violence aveuglée par le profit, s'oppose à un sacré à protéger, celui des forêts du paganisme, de la sorcellerie réhabilitée, des mythes et des légendes : une lutte contre le désenchantement du monde. En réponse à ce dernier, **Bianca Bondi** dresse un autel comme un passage vers un Ailleurs ; non une réparation mais une autre voie – un flambeau prométhéen à saisir.

La Beauté du Diable / présentation de l'exposition

Les salles consacrées à **Jérôme Zonder** et **Gast Bouschet** condensent chacune l'un des enjeux explorés dans deux des salles précédentes – celle consacrée au portrait du Diable et celle relatant la destruction de la Terre. Ainsi, chez Jérôme Zonder, l'homme est traversé par le conflit et la violence du monde; un déchaînement furieux qui le construit et le déconstruit tout à la fois. Chez Gast Bouschet en revanche, les forces qui transitent à travers la danseuse **Alkistis Dimech** activent une transmutation libératoire et luciférienne modifiant la relation unissant étroitement l'homme au monde.

La chimère anachronique de **David Mach** établit un lien entre le Moyen Âge et nos jours en associant de vieux démons désuets aux démons contemporains de la guerre

Hélène Delprat conclut l'exposition en refermant la boucle initiée par Julien Langendorff. L'échange des secrets infernaux se poursuit : intériorisés dans le portrait initial, ils sont ici extériorisés par la figure de l'artiste, centrale, silencieuse et contemplative. Elle scrute – tout comme nous – son abîme, son passé, ses diables et ses disparus; elle rêve à son futur incertain; elle connaît la valeur de la lumière particulière qui l'entoure. Peut-être propose-t-elle alors d'entamer une conversation curieusement solitaire avec le Diable tout en beauté?

Hélène Delprat

Né en 1957, à Amiens, France.

Vit et travaille à Paris, France.



Hélène Delprat, *The Nautilus Room*, 2021 (détail)
© Adagg, Paris, 2022. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Christophe Gaillard, Paris. Photo : Anne-Laure Mino

L'artiste française convoque, entre autres, l'histoire de l'art, la littérature, le cinéma, la musique, la poésie, le théâtre, pour composer une œuvre profondément picturale. Elle semble aborder le monde à la manière d'un encyclopédiste postmoderne, replaçant sa subjectivité au centre de sa constellation – naviguant entre fiction et réalité –, à la fois spectatrice et actrice de sa propre révolution.

L'autoportrait sculptural qui contemple silencieusement son œuvre, au centre de l'installation *The Nautilus Room* (2021), tient autant du capitaine Nemo en personne, que de la fontaine, bénitier géant, au cœur du cabinet de curiosités du Nautilus. L'artiste devient cet homme qui disparaît, coupé de l'humanité – et donc de lui-même – remplacé par ses merveilles accumulées; ici, ce sont les souvenirs, les traces du passé, voyages ou peintures, manifestations et rencontres d'Hélène Delprat qui nous encerclent et nous invitent à une plongée vers l'inconnu.

Frac franche-comté / présentation



Frac Franche-Comté, Cité des arts, Besançon © Kengo Kuma & Associates / Archidev, crédit photo : Nicolas Waltefaugle

Le Frac (Fonds régional d'art contemporain de Franche-Comté) présente des expositions temporaires qui se renouvellent tout au long de l'année et qui montrent la grande diversité de l'art d'aujourd'hui. Elles s'accompagnent d'une programmation riche en événements : concerts, spectacles, conférences, performances, rencontres avec des artistes...

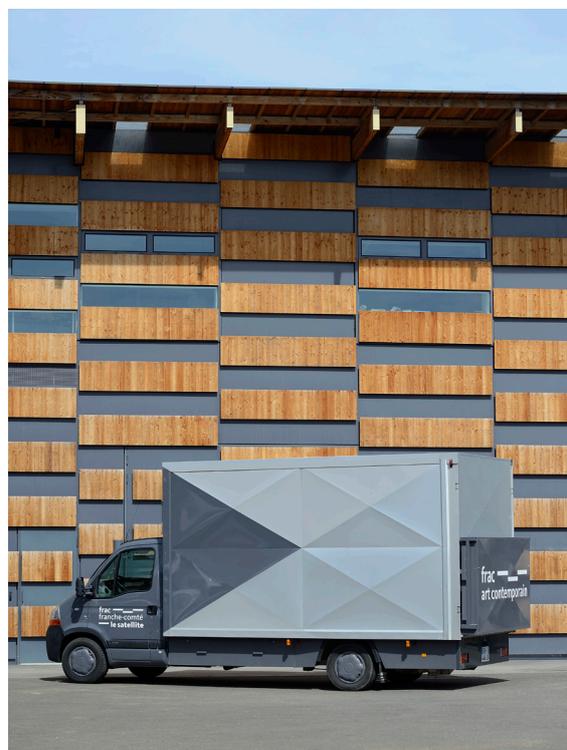
Le Frac se veut être un lieu d'échanges et de rencontres, ouvert à tous les publics. Situé au cœur du centre-ville, en bordure de rivière, dans une nature propice à l'évasion et aux loisirs, le bâtiment du Frac offre une architecture contemporaine et patrimoniale exceptionnelle. Réalisé par Kengo Kuma, avec l'agence Archidev (Hervé Limousin et Séverine Fagnoni) et le paysagiste Jean-Marc L'Anton, ce bâtiment à dimension humaine et à l'esthétique douce et lumineuse a été conçu pour faciliter la découverte des œuvres par le visiteur lors de sa déambulation.

La question du Temps

La collection, conservée dans les vastes réserves du Frac, est riche de plus de 700 œuvres d'artistes français et étrangers. Cette collection illustre la richesse de la création actuelle et la diversité des formes de l'art contemporain : peintures, sculptures, dessins, photographies, vidéos, installations, performances... et s'inscrit en résonance avec le passé horloger franc-comtois en questionnant la notion de temps. Elle s'enrichit chaque année de nouvelles acquisitions, sélectionnées par un collège d'experts qui veillent à ce qu'y soient représentées les notions de temporalité et de transdisciplinarité, notamment à travers des œuvres sonores ou dialoguant avec le spectacle vivant.

La diffusion

La grande particularité de cette collection est sa mobilité. En effet, chaque année, des expositions sont organisées hors les murs : dans des écoles, des collèges, des lycées, des associations culturelles, des festivals... Pour découvrir les œuvres dans un contexte familial. Ainsi, le Frac va à la rencontre des publics sur tout le territoire, de Belfort à Mouthe en passant par Dole. Symboles de son engagement en faveur de la démocratisation de l'art de notre temps, le **Satellite** — petit camion aménagé en espace d'exposition — et les **Mallettes**, dispositifs qui permettent à une classe l'emprunt d'une œuvre, sillonnent le territoire régional. Enfin, les œuvres sont prêtées en France et à l'international et en région, à de grandes institutions comme à des structures plus modestes.



Le Satellite du Frac. photo : Nicolas Waltefaugle

Infos pratiques / contacts

La Beauté du Diable

16 octobre 2022 > 12 mars 2023

> visite presse vendredi 14 octobre, 14h15

> vernissage samedi 15 octobre, 18h30

Commissaires de l'exposition :

Benjamin Bianciotto, docteur en histoire de l'art
et Sylvie Zavatta, directrice du Frac

frac franche-comté

cité des arts

2, passage des arts

25000 besançon

+33 (0)3 81 87 87 40

www.frac-franche-comte.fr

horaires d'ouverture au public

14h – 18h du mercredi au vendredi

14h – 19h samedi et dimanche

tarifs

tarif plein : 4 

tarif réduit : 2 

gratuité : scolaires, moins de 18 ans et tous les
dimanches

autres conditions tarifaires disponibles à l'accueil.

Le Frac est accessible aux personnes en situation
de handicap.   chaque exposition, une visite en
langue des signes est programm e.
Fiches en braille, guides « facile à lire et à
comprendre », guides en gros caractères, boucles
auditives, cannes si ge et un fauteuil roulant sont
disponibles sur place.

contacts presse

Presse nationale / Alambret Communication

Leila Neirijnck

+33(0)1 48 87 70 77 / +33(0)6 72 76 46 85

leila@alambret.com

Presse régionale / Frac Franche-Comté

Faustine Labeuche

+33(0)3 81 87 87 50

presse@frac-franche-comte.fr



Lois Weinberger, *Wild Cube*, 2018, Collection Frac Franche-Comté
  Lois Weinberger Photo : Nicolas Waltefaugle